

Quand j'ai connu Jean, c'était un jeune homme de 20 ans qui vivait sa jeunesse, entouré de ses copains. A cette époque, après avoir porté le deuil de mon père, je le côtoyais de manière sporadique. Il avait sa vie, avec sans doute déjà quelques moyens grâce à son travail et la paie qu'il en retirait. Pour ma part, j'étais encore apprentie couturière et je gagnais une misère. Le peu d'argent que je recevais, je le donnais à ma mère pour pourvoir aux besoins de notre famille. Je n'avais alors pas les moyens et pas le cœur à m'amuser. En raison des circonstances et des événements dramatiques qui s'enchaînèrent après-guerre, je n'ai pas eu de jeunesse.

Je fus agréablement surprise lorsque Jean me rendit visite pour la première fois. Je me souviens m'être dit à moi-même : ce garçon est gentil de venir me voir alors qu'il a sa vie et des copains avec qui il pourrait en profiter. Jean avait maintenant 23 ans et c'était un très bel homme. Il était de notoriété publique que beaucoup de femmes le couvaient du regard. Il est venu me voir régulièrement. Il s'était acheté une moto avec laquelle il se déplaçait de manière autonome. Au fil de ses visites hebdomadaires, une complicité est née entre nous. Nous nous sentions très proches l'un de l'autre. Sa présence à mes côtés me donnait le courage dont j'avais grand besoin pour supporter le traitement médical particulièrement lourd auquel j'étais astreinte. Je me souviens encore avec horreur de ces énormes cachets que je devais avaler chaque jour à heures fixes. J'ai suivi un traitement lourd à base de médicaments antituberculeux censés m'éviter une rechute.

Les parents de Jean ne se sont jamais opposés à nos rendez-vous dominicaux. Ils avaient sans doute très vite compris quels étaient les sentiments de leur fils à mon égard. Ils auraient pu voir en moi une pestiférée. Il n'en fut rien. Ils eurent toute confiance dans cette idylle que leur fils était en train de nouer avec une jeune fille à l'avenir pourtant incertain. Lorsque Jean me déclara sa flamme, j'étais la plus heureuse des femmes. J'étais heureuse d'être aimée et notre amour était réciproque. La flamme qui brillait dans les yeux de Jean décupla chez moi l'envie de retrouver la santé au plus vite. Je n'avais plus qu'un but : être aux côtés de l'homme qui m'aimait et que j'aimais. Quand arrivait la fin de la semaine, j'attendais avec impatience la visite de Jean. Invariablement, il m'apportait un gâteau mollet – une spécialité locale dont la forme rappelle celle du kouglof alsacien – que ma future belle-mère confectionnait spécialement pour moi. Une délicate attention que je savais apprécier à sa juste valeur. Sans l'amour de Jean, je me serais, sans doute, laissée mourir.

J'ai beaucoup souffert dans les premiers mois de mon hospitalisation et j'ai vu tant de gens de mon âge succomber sous les assauts de cette terrible maladie. La tuberculose avait pour particularité de frapper essentiellement les jeunes adultes et de fait, les personnes hospitalisées à l'hôpital Manchester dans le service traitant les tuberculeux étaient pour la plupart des jeunes femmes. Nous pouvions circuler librement dans les couloirs au cours de la journée et rapidement, à force de nous côtoyer et de partager le même destin, nous devenions toutes copines. Il régnait entre nous un excellent esprit de camaraderie. Nous avions besoin de nous soutenir les unes les autres, car la vie à l'hôpital se résumait à des contraintes et des rituels auxquels nous devions nous soumettre sans dire un mot : lever, petit-déjeuner, soins, déjeuner, sieste et à 19h00, tout le monde se retrouvait au réfectoire pour dîner. Au cours de cette année passée à l'hôpital, j'ai été confrontée à des situations particulièrement difficiles et

parfois même insoutenables. Je me souviens d'une jeune fille qui avait contracté une forme particulière de tuberculose, dite tuberculose des os. Elle souffrait le martyre. Je la revois encore alitée dans un couloir, les bras en croix, appelant à l'aide, suppliant qu'on lui fasse des piqûres de morphine tant sa douleur était intense. Elle n'en pouvait plus de souffrir. On voyait les soignants passer près d'elle sans rien faire. Ils ne la dédaignaient pas ; la malheureuse avait déjà reçu la dose maximale qui pouvait lui être administrée. Personne ne pouvait plus rien pour elle.

J'occupais une chambre que je partageais avec une autre jeune femme. Je me souviens qu'il y avait aussi à l'hôpital Manchester de grandes chambres occupées par plusieurs patientes, un peu comme des salles communes. Le matin, on voyait, de temps à autre, une porte qui demeurait close. Alors, sans échanger un seul mot, nous comprenions que l'une d'entre nous avait rendu les armes et que la mort était venue pour l'emporter avec elle. J'avais de nombreuses amies à Manchester que j'ai malheureusement vu disparaître dans la fleur de l'âge. Que serais-je devenue sans l'amour de Jean ? Face à l'omniprésence de la mort, personne ne réagissait de la même manière. À l'hôpital Manchester, les malades atteints de la tuberculose occupaient deux sections, une pour les femmes et une pour les hommes. Alors, la nuit, on assistait à un curieux manège. Nous étions témoins de mouvements nocturnes entre les deux unités. L'envie de vivre de manière intense cette jeunesse qui risquait de les fuir comme une poignée de sable que l'on tient entre ses doigts poussait certaines d'entre nous à *faire le mur*. Pour ma part, j'étais sérieuse. Je me souviens avoir eu la peur de ma vie lorsqu'un jour en rentrant dans ma chambre, j'ai découvert un homme caché sous mon lit. Il prononçait des paroles incompréhensibles, mais il ne s'approcha pas de moi. Je crois me souvenir, qu'après coup, on m'expliqua qu'il s'agissait d'une personne atteinte de démence qui était parvenue à s'échapper de l'unité où elle était internée ou sous surveillance.

Pendant cette longue année, je me suis attachée à me soigner. J'avais tellement hâte de retrouver les miens et envie de faire ma vie avec Jean. S'il m'arrivait de ne pas supporter mon traitement et de vomir le repas que je venais d'avalier, je refusais de baisser les bras et aussitôt, je demandais quelque chose à manger. Je voulais reprendre tout de suite des forces et ne rien céder à la maladie.

Au fil des semaines et des mois, je me suis prise d'affection pour l'infirmière qui me soignait et que j'aimais beaucoup. Je garde également le souvenir d'une infirmière déjà très âgée que nous surnommions affectueusement *Mémère*, car elle était un peu comme une mère ou une grand-mère pour nous toutes. A force de cohabiter et de vivre au quotidien entre patients et soignants, des liens se créent et on s'attache naturellement à ceux qui vous entourent de leurs bons soins. Puis un jour, le médecin qui suivait l'évolution de mon traitement me déclara que j'étais en voie de rémission et que je n'étais plus contagieuse. J'ai reçu cette nouvelle avec une joie incommensurable. Savoir que l'on ne représente plus un danger potentiel pour les autres procure une satisfaction et un immense soulagement. Je pouvais désormais me déplacer sans contrainte dans l'hôpital Manchester. Aussitôt, j'ai proposé mon aide aux infirmières. J'avais la volonté de rendre service à ces personnes que j'aimais tant et qui m'avaient soutenue dans les premiers temps de mon hospitalisation lorsque j'étais au plus mal. Je me rappelle que je les accompagnais lors de leur tournée de

distribution des médicaments. Nous allions notamment dans les services installés dans les sous-sols de l'hôpital. Lorsque le corps médical jugea que mon état de santé était suffisamment solide, j'ai eu la possibilité de bénéficier de permissions pour rentrer chez moi le temps d'une journée.